

dérivé l'adjectif *Heraldica* et en Italien *Araldica*, pour nommer une espèce de science qui rend raison des emblèmes, ou des figures, des armoiries ou *armi gentilizie*. Le François nomme cela *blasonerie* et *blason*, mot qu'on suppose tiré de *blasen*, qui signifie *sonner de la trompette*, ou de tel autre instrument à vent, parce que, dit-on, les hérauts en allant s'acquitter de leur commission, s'annonçoient en sonnant de la trompette. Cela est tiré un peu de loin, quoique les hérauts aient donné le nom à cette science. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que l'Italien, du moins le Toscan, n'a pas adopté le mot de *Blason* qui en Lombardie, du moins en Piémont, fut introduit bien avant que la langue françoise soit devenue langue universelle. Mais le Toscan, ou l'Italien méridional, de *blasen* faisant *biasen* ou *biason*, altéroit totalement la nature du mot. Le François faisant d'*héraldique*, *héraudique* défigura le mot d'une autre façon et ne l'employa plus.

ARTICLE XXIII.

Des causes morales qui distinguent la langue françoise de l'italienne.

114) Par tout ce que nous venons de dire, on voit de quelle manière s'est formé le gros corps de la langue françoise; et il est assez prouvé qu'elle ne s'écarte de la langue latine, sa mère, que par une diversité réelle, quoiqu'im-

perceptible, dans l'organe de la parole, ou peut-être de l'ouïe; et que c'est par une différente manière de saisir et de rendre, en parlant, les mots latins, que la langue françoise diffère de l'italienne. C'est là, une cause physique et matérielle de cette différence. Des causes morales ou intellectuelles y ont peu contribué. J'appelle ainsi les causes de la signification qu'on donne à des mots, différente de celle qu'ils ont dans les autres langues dont ils ont été pris, ou qu'ils avoient dans leur origine, soit ancienne ou moderne. Nous verrons aussi ce qui fit paroître la langue françoise, même trois siècles avant le fameux règne de Louis XIV, plus agréable que la langue italienne.

115) Les grammairiens appellent métonymie et métaphore, un trope ou une figure de discours, par laquelle on donne à un mot une signification différente de celle qu'il avoit naturellement. C'est là une source abondante de mots, dont toute langue peut s'enrichir; et c'est aussi une des causes de la différence des langues, comme nous l'avons remarqué dans la première partie de cet ouvrage. Les mots de cette classe ont leur origine dans le caractère de la nation, et rappellent souvent les anciennes mœurs, les usages, les coutumes et la nature du pays, (sup. P. I, Art. VI). Le nom de *bas* par exemple nous prouve que le vêtement des jambes faisoit partie de ce qu'on appelloit *brayes* ou *culottes*, et on disoit *bas de chausses*, pour *caligas inferiores*, comme on dit encore le *haut de chausses*. On appelle cor-

donnier, le faiseur de souliers, parce qu'on tiroit ordinairement de Cordoue la peau dont on les faisoit. L'Italien, qui appelle *calzotajo* l'homme qui fait les souliers, marque que les souliers en Italie dans le moyen âge, étoient des espèces de bottes, qui chaussoient non seulement le pied mais la jambe; car jamais ce qu'on appelle (*soulier*,) qui ne chauffe que le pied; ne fut appelé *caliga*. V. *scarpa* dans le VII Art.

116) Une foule de mots très-usités dans cet idiome nous donne sujet de croire qu'il s'est plutôt formé dans les campagnes que dans les grandes villes. Sans compter les proverbes qui se ressentent de la vie champêtre. comme *couper l'herbe sous les pieds*, *mordre à la grappe dans la vigne du voisin*; examinons par exemple le verbe *tâcher*, qui dans le discours ordinaire remplace le Latin *curare* et *dare operam*, et l'Italien *procurare*. Ce verbe dérive du nom *Tasch* allemand, tout simplement cela veut dire *intascare*, mettre dans la *Tasca*, remplir la *Tasche*, c'est ce que faisoient les enfans et les valets des payfans et des fermiers qu'on envoyoit cueillir les châtaignes, les noix, les fèves et autres fruits dans les champs ou les bois. Ainsi remplir sa *tâche*, vint à signifier, s'acquitter de son devoir ou de sa charge, faire son ouvrage, et répond précisément à *opus perficere*. Le verbe *pailarder*, qui répond au bas latin *fornicare*, ne prouve-t-il pas qu'il est pris de *paille*, et de ce monceau de *paille* dans lequel les payfans cultivateurs ou les fermiers pratiquoient des hutes, et que c'étoit-là, ou derrière ces mon-

ceaux de paille, qu'avoient lieu les rendez-vous clandestins.

117) Une grande partie des mots, et surtout des expressions proverbiales de la langue françoise, ainsi que de la latine, viennent de la vie rustique des Gaulois, au lieu que celles des Italiens prouvent plutôt qu'ils étoient artistes, artisans ou marchands. Le mot de *labor* et *laborare*, n'avoit qu'un rapport indirect aux travaux de la campagne. En italien *laborare* signifie *operari*. En Piémontois, en François, *labourer* ne se dit guère que pour ce qui répond au latin *arare*, quoique *labour* et *labour* se disent aussi pour *travail* et *ouvrage*.

118) On dit que la langue françoise est pure, modeste et timide. Il est difficile de comprendre en quoi consiste la pureté d'une langue, prise en général, si on entend par là que cette langue n'a rien d'étranger. Car n'est-il pas clair que la langue françoise s'est formée des débris de langues antérieures et étrangères au pays, et composée de mots qui, avant d'être françois, étoient latins, italiens, espagnols, allemands? Mais on peut bien dire, que le langage de telle et telle personne, qui parle François, et le style de tel auteur qui l'écrit, est pur, lorsqu'il n'emploie que des mots, des phrases et des locutions, qui sont reçues, adoptées et autorisées par l'usage, par des sociétés littéraires et d'autres écrivains estimés, et qu'il rejette les mots et les expressions, que la bonne société, ou comme on disoit autrefois *la cour* et les bons auteurs, ont abandonnés, rejetés ou

réprouvés. Et pourquoi cette langue se droit-elle plus modeste et plus réservée? Est-ce qu'on n'y a pas les noms aussi propres que les ont les autres idiomes, pour indiquer des choses ou des actions qu'on n'ose pas nommer en bonne compagnie? S'il faut parler clair, l'*Ode à Priape* de Piron, et tant d'autres chansons licentieuses, ne sont-elles pas en bon langage françois? Si les honnêtes gens et les écrivains judicieux ne se servent pas de ces *vilains mots*, ni d'expressions grossières, ils font ce que les personnes polies, les bons auteurs des autres nations ont toujours fait, c'est-à-dire de garder la bienfiance, de ne parler, ni faire parler les personnages que l'on introduit dans quelque ouvrage que ce soit, que d'une manière convenable au sujet que l'on traite et aux personnes que l'on fait parler. Ne lit-on pas dans les offices de Cicéron, que „*dare operam liberis, honeste fit; verbo dicitur non honeste?*“ Le jugement que porte Horace sur le langage de Plaute, ne prouve-t-il pas que ce sont les progrès de la civilisation qui chez toutes les nations ont épuré et poli le langage, comme les mœurs, quoique les mœurs en même tems qu'elles se polissent, se corrompent. Peut-on prouver plus authentiquement que les auteurs latins s'imposoient la même loi que les françois? Horace parloit-il, moins Latin dans ses satyres ou dans ses odes à *Canidia*, que dans les épîtres et les odes adressées à *Auguste*, à ses beaux-fils, à son favori *Mécène*? C'est le style qui est différent, non pas la langue, qui

est la même. Ce maître du goût n'a-t-il pas dit, qu'il ne faut pas qu'un héros parle le langage d'un valet? Il ne supposoit pourtant pas que les nourrices et les valets parlâssent moins latin que les dames et les héros?

119) Les bons auteurs françois ont écarté de leurs écrits sérieux les mots qui pouvoient rappeler des idées désagréables, des choses sales et dégoûtantes. C'est ce que les bons auteurs de toutes les nations ont fait de tout temps. Les plus célèbres Italiens du siècle de Léon X n'ont-ils pas donné la même règle, non seulement aux écrivains, mais à tous ceux qui veulent bien parler dans la société? On n'a qu'à se rappeler ce que le comte *Balthasar Castiglione* dit dans son *CORTIGIANO*, et *Jean della Casa* dans son *GALATEO*. Celui-ci blame *Dante* de s'être servi du mot *lucerna*, parce que ce mot rappelle l'idée, l'odeur désagréable de l'huile des lampes. Il faut l'avouer cependant, qu'une certaine bienfaisance de style, et si l'on veut *pureté de langue*, est plus particulière à la langue françoise qu'à la latine et à l'italienne. Cela vient de ce que la langue françoise atteignit sa perfection dans un temps et dans une ville extrêmement policée, où François I, avoit attiré tous les arts, et que ses successeurs attirèrent tant de noblesse à la cour. Sous Louis XIV on s'accorda sans peine à rejeter une partie des mots et des phrases, que le peuple grossier et ignorant des siècles passés avoit formés en estropiant le Latin, et en y mêlant des mots teutoniques, que les Francs, les Bourguignons, les Goths y avoient

avoient apportés avec quelques restes de vieux Gaulois ou Celtique, que les écrivains du temps précédent avoient adoptés. On abandonna autant que l'on put les mots venus du Latin et de l'Italien, qui devenoient équivoques. On ne retint que ceux qui étoient plus doux, plus coulans et parfois énergiques et sonores, mais surtout ceux qui étoient plus communément usités et plus généralement compris. Les sociétés des villes de province imitèrent la capitale et la cour, autant qu'il leur fut possible. Les auteurs françois, de quelque province qu'ils fussent natifs, ne vivoient et n'écrivoient guères qu'à Paris; et comme ils vouloient surtout plaire à la cour, ils avoient soin de ne se servir que de termes agréables, et des constructions les plus faciles à saisir. Les orateurs, tant sacrés que profanes, avoient le même but et le même soin; et il est vrai que les prédicateurs de la cour, même avant que leurs sermons ayent été publiés par la voie de l'impression, ont contribué beaucoup plus que les auteurs dramatiques, à purger le langage et à en fixer la syntaxe. Le dominicain Coëffeteaux, et avant lui le jésuite Lingendes, ensuite Fléchier, et Bossuet, ont certainement plus contribué à la perfection de la langue, que Corneille et Racine, et même plus que Boileau. Dans le même temps que deux ou trois orateurs, deux ou trois poètes et quelques écrivains d'un rare génie, contribuèrent par leurs discours, leurs pièces de théâtre, et quelques ouvrages qui réunissoient l'agrément et l'intérêt du sujet qu'ils traitoient,

comme fit Pascal dans ses Lettres provinciales, et accoutumèrent le public à un certain choix de mots et d'expressions; quelques littérateurs, formés par l'usage du grand monde, autant que par les études faites au collège et dans leur cabinet (et dont se forma ensuite une autre société littéraire, qu'on nomma Académie) furent destinés à rédiger dans un grand recueil, les mots et les tours de phrases que l'usage avoit conservés.

120) C'est par là que la langue acquit cette pureté et cette précision, qui en font le mérite principal. Elle s'est alors débarassée, d'une quantité de mots qui lui étoient non seulement inutiles mais incomodes par le double sens qu'ils présentoient ou qu'on trouvoit durs desagréables, barbares; ce fut là le travail de *Vaugelas*, et des premiers associés de l'académie françoise sous le ministère du cardinal de Richelieu. Et c'est aussi ce qui en même tems dut apauvrir cette belle langue.
